

moyens que par le luxe que vous lui offrez, mais les esprits sérieux ne s'y trompent pas. Quelques faits vous prouveront que le luxe est un vice qui compromet l'avenir d'une multitude de familles.—Un pauvre, par une rude journée d'hiver, frappe à la porte d'une maison pour obtenir quelques morceaux de bois ; la maîtresse ouvre la porte et chasse le pauvre ! Le soir, cette même dame paraît dans un bal avec une toilette qui lui coûtait deux cent dollars !—Une jeune femme chargée de neuf enfants, veuve depuis quelques semaines, se voit réduite à la misère la plus affreuse. Confiant la maison à l'aîné de ses enfants, le cœur gonflé par le chagrin, elle se dirige vers une demeure où le luxe triomphe de la gêne des temps. Elle pense, cette pauvre mère, que là, dans cette demeure, une autre mère comprendra sa triste position. Mais non. Une marâtre la jette à la porte et l'insulte !—Un homme fort riche donne l'ordre à son domestique de chasser tous les pauvres de chez lui tandis qu'il réunit chaque soir ses amis pour boire du champagne !—Un autre individu, fatigué des pauvres qui cognent à sa porte, décide de donner de la viande pourrie que son chien se refuserait à manger !—D'autres personnes s'amuse à faire causer le pauvre, à se faire compter ses misères, ses mille souffrances et le renvoie en lui disant "je n'ai rien à vous donner."—Voilà où le luxe conduit ses personnes sans cœur, sans charité. Aussi le châtement n'est jamais long à les atteindre. La faillite de celui-ci, l'inconduite de celui-là ou le désordre de celle-ci, la coquette de celle-là sont la punition méritée, et bien méritée qu'elles reçoivent. Le luxe entraîne aux passions les plus coupables : personnes n'est à l'abri des accidents qu'il provoque ni de la critique qu'il excite. Ceux qui sont riches peuvent certainement se donner du luxe sans jamais oublier d'être charitables ; il y a beaucoup de gens riches et charitables, c'est vrai ; mais combien en ont compte qui mettent bien au-dessus des actes de la véritable charité tous les plaisirs que leur procure le luxe ; ceux-là doivent être montrés au doigt, doivent être signalés à la vindicte publique. Lorsque nous voyons, nous assistons à toutes les misères qui fondent sur les familles, que nous considérons ces pauvres petits enfants, même au berceau, aux quels manquent le plus stricte nécessaire, comment ne pas condamner le luxe qui après tout représente une somptuosité excessive dans les habits, l'ameublement, les attelages, et que nous voyons cette profusion, cette superfluité ridicule chez bien des familles ! Que celle-là modèrent leurs goûts, leurs passions ; qu'elles fassent un retour sur elle-mêmes et qu'elles chassent de leur esprit ces tendances pernicieuses pour leur âme. Que désormais chacun renonce à ce luxe éffréné et apporte dans son intérieur le bien-être seulement ; le surplus servira alors à soulager les malheureux, à consoler la misère.

G. SMITH.

Chronique.

La politique défraie aujourd'hui la chronique de tous les journaux et publications. Le programme du journal et ma position particulière m'ordonnent de ne pas m'y brûler les ailes. Néanmoins, d'hui au 17 du mois courant, il serait difficile d'absorber autrement l'attention du lecteur. Dans les villes, il faut savoir s'endormir au bruit strident des acclamations populaires et ne pas s'effrayer si l'on vous toise du bas en haut et du haut en bas. Il y a, voyez-vous, dans les deux partis qui se disputent la représentation de la Capitale, des physionomistes à gages qui s'obligent à dire à leurs candidats respectifs quelles sont les intentions d'un chacun. Ils vous étudient, vous contemplent à vous dévisager, et font un rapport en conséquence. Chacun est noté selon sa *binette*. Il paraît que les opinions politiques se reconnaissent aujourd'hui à la *binette* particulière des individus.

C'est un véritable système de police secrète.

La seule chance de savoir comment vous êtes *cotté*, c'est d'étudier à votre tour les salutations des quatre candidats.

Ils sont, par le temps qui court, on ne peut plus aimables, messieurs les candidats !

L'ouvrier, modestement toileté, est tout-à fait surpris de voir—en allant dîner—un beau monsieur tout de noir habillé et au chapeau de satin se décoiffer de loin en l'apercevant, et le passer avec autant de respect que naguère le Gouverneur-Général ou l'Evêque diocésain.

Il y en a parmi les quatre qui ne laissent le sourire errer sur leurs lèvres que tous les cinq ans. Profitez-en !

Si vous avez vécu dans l'intimité des quatre par le passé, soyez sûr que deux vont vous faire défaut et vous recevoir avec froid.

C'est de ce côté que vous avez été mal noté, c'est sa cause que votre *binette* a paru repousser.

Si vous êtes mal *cotté* dans le carnet des libéraux, votre nom passera sous les lunettes du grand Manitou.

Oh ! malheur, mille fois malheur à vous, —diront les partisans—si vous êtes fonctionnaire public.—C'est alors que vous serez suspendu..... de vos fonctions.

Si ce sont les conservateurs qui vous redoutent, on a consigné votre nom parmi les victimes qui devront céder leurs places aux amis affamés qui attendent avec impatience. Vous êtes dans le carnet de l'un ou dans le *calpin* de l'autre, il n'y a pas à tortiller.

Il doit s'en trouver quelques-uns d'assez malheureux pour avoir été le jouet de quelque illusion d'optique et placés, toujours par les physionomistes, sous le courroux des deux partis à la fois.

Les employés publics intimidés, se rendent à domicile les yeux modestement baissés et évitent de rencontrer les autres mortels.—Il leur faut regarder à deux fois à la couleur de leur cravate.

Parlent-ils à quelqu'un, que dix minutes après on en a informé les candidats. Il n'y a qu'un code de loi : "Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es."

Les familles sont privées de se voir si elles ont quelques relations intimes avec les chefs ou quelques parents à caser.

Si vous allez vous placer à l'arrière-plan d'une assemblée publique, pour écouter avec la plus stricte neutralité, il faut avoir la précaution de se bien moucher avant d'entrer.

Tirez-vous votre mouchoir, quelque officieux croira à une adhésion aux opinions de l'orateur du moment.

Il faut bien que l'électeur souffre, le candidat transpire, sue, écumé.

Il y a eu, dernièrement, un grand pique-nique donné par l'Union Catholique.

Le programme était varié.

La population irlandaise toute entière était là, au moins devait y être.

Chacun des quatre malheureux capteurs de suffrages s'était dit tout bas : il faut y aller !

Il comptait que son adversaire n'y songerait nullement, et l'ambaine lui paraissait bonne.

Ils formaient tous parti du comité des jeux.—On les vit faire partir les chevaux avec un zèle intéressé, donner le signal du départ pour les courses à pieds.

Ils se prodiguaient vraiment pour faire plaisir aux Irlandais.

Ils allaient atteindre leur but.

J'ai personnellement eu le plaisir d'en voir deux pousser le dévouement jusqu'à courrir avec les concurrents pour pouvoir juger avec plus d'impartialité.

Et la conclusion, le but !.....

Hélas ! ils jouaient de malheur : ils y étaient tous les quatre et se coudoyaient dans leur précipitation désintéressée mais non naturelle. Ils en feront une maladie.

En effet, après une telle sympathie, un pareil enthousiasme pour la cause irlandaise, on ne pouvait manquer, assurément,

de recueillir quelques centaines de suffrages. Mais il manquait quelque chose à la réalisation d'un espoir si chèrement acheté : l'absence de son adversaire !!!

Les Irlandais se demandent encore la raison de leur zèle et paraissent incapables de décider lequel des quatre a le plus fait pour les amuser.

La mèche est éteinte et le résultat est nul.....

F. E. ALF. EVANTUREL.

HYGIÈNE.

§ 1. Conseils généraux.

L'hygiène est beaucoup plus importante que la médecine proprement dite ; mais celle-là doit être soumise à des règles judicieuses dont le médecin doit être le guide. L'enfant a besoin des secours du médecin, comme toute autre personne ; mais la fonction de ce dernier consiste surtout à l'égard de ces jeunes êtres à éloigner de la voie tout ce qui pourrait blesser, nuire ou même altérer en quoi que ce soit leur santé générale. Un bon médecin hygiéniste donne franc-jeu à la nature et l'aide à atteindre sa fin. Bon nombre de maladies seraient enrayées, bien des mortalités seraient prévenues, si le médecin était appelé à temps ; mais, malheureusement, ce n'est que quand le mal a atteint son paroxysme, que la mère ouvre les yeux, et il est bien souvent trop tard.

Appelez donc, ô mères, votre médecin, votre ami, l'ami de votre enfant, du moment que vous entrevoyez l'approche du mal, alors qu'un conseil suffira peut-être à l'extirper.

Permettez-moi dès aujourd'hui de vous donner quelques conseils généraux touchant les approches de maladies qui peuvent devenir sérieuses, afin que vous ne perdiez pas un temps précieux pour votre enfant, et pour le médecin qui devrait être témoin de ces symptômes précurseurs.

Si sa peau est trop chaude, l'enfant est certainement malade, et vous devez consulter.

Si l'enfant a un gros frisson qui dure longtemps, appelez sans retard, car c'est une maladie grave qui commence.

Si votre enfant est bien enrhumé, s'il a la voie rauque, ne perdez pas une minute, car cet enrrouement est très souvent l'avant-coureur du croup ou de la grippe.

Si votre enfant est lourd, abattu, engourdi, ne perdez pas de temps non plus, car les maladies graves commencent de cette manière, par exemple les maux de tête et de poitrine, les fièvres, etc.

Si votre enfant se plaint de mal de gorge, craignez la diphtérie ou la scarlatine, deux maladies sérieuses.

Si l'enfant, durant son sommeil grince des dents, et si durant le jour il se frotte le nez, il est probable qu'il a des vers ; ne lui donnez aucun de ces médicaments dont les pharmaciens sont si heureux de se débarrasser, mais consultez votre médecin qui y pourvoira.

Si l'enfant a quelque éruption sur la peau, consultez toujours votre médecin qui vous dira quelle est la nature de ce mal, et quel est le remède. Il existe une immense variété de maladies de la peau, et le médecin seul peut en connaître la gravité.

Ne vous en rapportez pas à votre expérience dans ces divers cas, jeunes mères, car vous le regretterez bien souvent, et il sera peut-être trop tard. Il vaut mieux que vous courriez le risque de payer une visite inutile, que de laisser mourir votre enfant sans les soins qui auraient pu lui sauver la vie. Le médecin ne vous donnera pas toujours des remèdes, mais il vous donnera un bon conseil, lequel vaudra mieux peut-être.

DR. ROCH.

(A suivre)